



DOSSIER DE PRESSE

Roberto Zucco

DE BERNARD-MARIE KOLTÈS

MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE PERTONT

DU 28 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 2009

mardi, vendredi, 20h
mercredi, jeudi, samedi 19h
dimanche 17h

CONTACT

Christine Ferrier
+ 41 / (0)22 809 60 83
cferrier@comedie.ch

Anouk Fürst
+ 41 / (0)22 809 60 73
afurst@comedie.ch

www.comedie.ch

AUTOUR DU SPECTACLE...

Du 27 octobre au 8 novembre

Exposition

Bernard-Marie Koltès : parcours d'un météorite

Vernissage 27 octobre à 18h

Lun 13h-18h,

mar-ven 10h30-18h

et les soirs de spectacle.

Entrée libre

Dimanche 1^{er} novembre dès 11h30

Grand brunch avec François Koltès,

Christophe Perton et toute l'équipe du spectacle

dès 11h30

Brunch par l'équipe de *Apéro'sfair*
Au Café du Théâtre

de 12h30 à 14h

Débat et discussion

avec le public

entrée libre pour le débat

Animation

pour les enfants avec la Bulle d'Air
dès 12h30

Lundi 2 novembre 19h

Soirée exceptionnelle

**Défense d'un assassin imaginé,
par Marc Bonnant, avocat**

Sur la scène de la Comédie, le bâtonnier Marc Bonnant plaidera pour Roberto Zucco – non pas le « tueur fou », mais bien le personnage fictif de la pièce de Koltès –. Ce ténor du barreau genevois n'est plus à présenter. Son amour passionné pour la belle langue, son éloquence, son esprit vif et sa rhétorique font de lui un des avocats les plus remarquables d'aujourd'hui.

Entrée libre

LE FAIT DIVERS : UNE THEMATIQUE

Genre qui n'a pas bonne presse, fascinant et honteux à la fois, le fait divers semble envahir l'espace social et journalistique. Pour certains, il incarne le symbole d'une démocratie en perte de vitesse, où les grands débats de l'heure sont esquivés au profit des petites dépêches quotidiennes ; pour d'autres, il révèle les représentations culturelles d'une époque, ses impensés, ses tabous, ses peurs. Le fait divers, aveuglement collectif, nouvel opium du peuple, ou rôle cathartique de régulation sociale ? La question est difficile à trancher. Même s'il participe pour une large part à la mercantilisation de la presse, le succès du fait divers ne date pas d'aujourd'hui puisque sa tradition remonte au XVI^e siècle. La fascination exercée par le fait divers n'a d'ailleurs pas échappé aux écrivains les plus prestigieux, qui en ont parfois fait la matière de leurs œuvres. Autant de paradoxes qui en complexifient la portée et le sens.

L'occasion pour la Comédie de Genève de tracer un sillon dans la question du fait divers, à travers trois œuvres qui s'en inspirent, interpellant notre réalité sociale par le biais de la fiction théâtrale :

Du 28 octobre au 8 novembre 2009 : **Roberto Zucco** de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Christophe Perton.

Du 2 au 21 février 2010 : **Soupçons**, d'après un film de Jean-Xavier de Lestrade, adaptation et mise en scène de Dorian Rossel.

Du 20 au 30 avril 2010 : **Portrait d'une femme** de Michel Vinaver, mise en scène de Anne-Marie Lazarini.

ROBERTO ZUCCO

DE BERNARD-MARIE KOLTES

MISE EN SCENE CHRISTOPHE PERTON

Avec :

Pierre Baillot	Le vieux monsieur
Yves Barbaut	Le père de la gamine
Teddy Bogaert	L'enfant 2
Christiane Cohendy	La mère de Zucco
Juliette Delfau	La sœur de la gamine
Christine Gagnieux	La dame élégante
Jean-Louis Johannides	Le mac impatient
Franziska Kahl	La mère de la gamine
Agathe Le Bourdonnec	La gamine
Jonathan Mazambi	L'inspecteur
Roberto Molo	Le second flic
Pauline Moulène	Une pute
Jenny Mutela	La pute affolée
Simon Perton	L'enfant 1
Nicolas Pirson	Le frère de la gamine
Olivier Sabin	Le 1 ^{er} flic
Claire Semet	La patronne
Nicolas Struve	Le balèze
Olivier Werner	Roberto Zucco

Scénographie
Création lumières
Création son
Création costumes
Assistant à la mise en scène

Christophe Perton et Christian Fenouillat
Thierry Opigez
Fédéric Bühl
Alexandra Wassef
Jérémy Chaplain

Coproduction Comédie de Valence, Centre Dramatique national Drôme-Ardèche/ Comédie de Genève, Centre dramatique.

Avec la participation de l'ENSATT, et le soutien du Jeune Théâtre National et de Pro Helvetia.

Construction des décors : Ateliers de la Comédie de Genève – Centre dramatique.

Le texte de la pièce est publié aux Éditions de Minuit.

LA PIÈCE

Roberto Zucco est la dernière pièce de l'écrivain Bernard-Marie Koltès qui, en six ouvrages édités de son vivant, a su révolutionner le paysage dramatique français. Mort du sida en 1989, après que la majorité de ses pièces aient été montées par Patrice Chéreau, Bernard-Marie Koltès a laissé une œuvre d'une immense richesse humaine et stylistique. Inspirée d'un fait divers réel, la pièce retrace l'errance du tueur en série italien Roberto Succo. Mais dans l'esprit de Christophe Perrotin, loin de tout vérisme, il s'agit surtout pour Bernard-Marie Koltès, conscient de sa mort prochaine, de convoquer une dernière fois sa famille fictionnelle, prostituées, dealers, flics, adolescentes, mères, grandes sœurs..., ces personnages si singuliers qui l'ont accompagné durant toutes ses années d'écrivain et qui dessinent une humanité profondément complexe et tendre.

Ce « road movie » à l'américaine se déploie comme un bal où chaque scène est une danse qui met à jour les contradictions et les fragilités de personnages, dont aucun n'est secondaire, tous traversés par l'échappée de Roberto Zucco.

HYMNE A LA TRANSGRESSION

J'ai tué mon père, j'ai mangé de la chair humaine, et je tremble de joie.

PORCHERIE – PIER PAOLO PASOLINI

Rédigé dans une urgence vitale, ce chant, cet hymne à la transgression, envisagé dans le présent absolu d'un fait divers, reflète dans une fascinante mise en abîme l'image de Koltès à celle de Zucco.

Zucco, assassin sublimé en figure mythique, apparaît ainsi sous les traits d'un ange de la mort, comète, filant à travers la ville, dans ce qui ressemble moins à une cavale qu'à une épopée, vers la collision inéluctable à une heure secrète avec l'astre solaire.

La connaissance intime et la fréquentation de la mort en font une « camarade » ombre de l'ange qui révèle, brûle, métamorphose ou atomise les vies ordinaires croisées en chemin. Dans cette ronde, cette danse de mort, tous sont reliés par la vibration de cette rencontre et « connaissent » alors la sensation de leur finitude. La famille, le mariage, la raison, l'ordre, sont pulvérisés par la force de ce nouveau Samson que la société ne saurait enfermer dans ses prisons ou ses codes sociaux. On ne saurait imaginer façon plus douce, calme et déterminée de dire, à une heure si définitive, son amour de la vie et de la vérité.

Christophe Perton

IL S'APPELAIT ROBERTO SUCCO

BERNARD-MARIE KOLTÈS :

C'est encore cette affiche-là, sur le mur, qui est un avis de recherche pour un assassin. Je l'ai vu dans le métro. Je me suis renseigné sur son histoire, et je l'ai vécue au jour le jour, jusqu'à son suicide. Je trouve que c'est une trajectoire d'un héros antique absolument prodigieuse. Je vais vous raconter l'histoire en quelques mots. C'était un garçon relativement normal, jusqu'à l'âge de quinze ans. A quinze ans, il a tué son père et sa mère, il a été interné. Mais il était tellement normal qu'on l'a libéré, il a même fait des études à l'université. A vingt-six ans, ça a redémarré. Il a tué six personnes, dans l'espace d'un mois, puis deux mois de cavale. Il finit en se suicidant dans l'hôpital psychiatrique, de la même manière qu'il avait tué son père. Cela s'est vraiment passé cette année. Et puis, j'ai eu des hasards fabuleux. Un jour, j'ai ouvert ma télé, et je l'ai vu, il venait d'être arrêté. Il était comme ça, au milieu des gardiens, et puis il y avait un journaliste qui s'est approché de lui et lui a posé des questions idiotes, comme on peut les poser à un criminel. Il répond: « Quand je pense que je pourrais prendre cinq gardiens dans la main et les écraser. Je ne le fais pas, uniquement parce que mon seul rêve, c'est la liberté de courir dans la rue. » Il y a très peu de phrases comme ça de lui, mais je les garde toutes parce qu'elles sont toutes sublimes. Et, une demi-heure après, il avait échappé aux mains de ses gardiens. Sur le toit de la prison, il se déshabillait, et il insultait le monde entier. Cela ne s'invente pas. Imaginez ça au théâtre? Sur un toit de prison!

Il s'appelait Roberto Succo, et je garde le nom. J'ai voulu le changer parce que je n'ai jamais fait de pièce sur un fait divers, mais je ne peux pas changer ce nom. Et puis après, l'idée m'est venue que le titre de la pièce sera évidemment Roberto Succo. Ainsi, j'aurai le plaisir de passer dans la rue et de voir sur les affiches le nom de ce mec.

Die Tageszeitung, 25 novembre 1988

BERNARD-MARIE KOLTÈS

UNE PART DE MA VIE - ENTRETIENS (1983-1989)

ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉCRITURE DE KOLTÈS

Koltès a largement bouleversé l'écriture théâtrale française, par la force poétique de sa langue et la dimension narrative de ses fictions. L'auteur est revenu à plusieurs reprises sur sa vision de l'écriture théâtrale.

« Avant, je croyais que notre métier, c'était d'inventer des choses ; maintenant, je crois que c'est de bien les raconter. Une réalité aussi complète, parfaite et cohérente que celle que l'on découvre parfois au hasard des voyages ou de l'existence, aucune imagination ne peut l'inventer. Je n'ai plus le goût d'inventer des lieux abstraits, des situations abstraites. J'ai le sentiment qu'écrire pour le théâtre, « fabriquer du langage », c'est un travail manuel, un métier où la matière est la plus forte, où la matière ne se plie à ce que l'on veut que lorsque l'on devine de quoi elle est faite, comment elle exige d'être maniée. L'imagination, l'intuition, ne servent qu'à bien comprendre ce que l'on veut raconter et ce dont on dispose pour le faire. Après, ce ne sont plus que des contraintes (écrire dans la forme la plus simple, la plus compréhensible, c'est-à-dire la plus conforme à notre époque), des abandons et des frustrations (renoncer à tel détail qui tient à cœur au profit de telle ligne plus importante), de la patience (si je mets deux ans pour écrire une pièce, je ne crois pas que la seule raison en soit la paresse). [...]

J'aime bien écrire pour le théâtre, j'aime bien les contraintes qu'il impose. On sait, par exemple, qu'on ne peut rien faire dire par un personnage directement, on ne peut jamais décrire comme dans le roman, jamais parler de la situation, mais la faire exister. On ne peut rien dire par les mots, on est forcé de la dire derrière les mots. Vous ne pouvez pas faire dire à quelqu'un : « Je suis triste », vous êtes obligé de lui faire dire : « Je vais faire un tour ». [...]

Pour ma part, j'ai seulement envie de raconter bien, un jour, avec les mots les plus simples, la chose la plus importante que je connaisse et qui soit racontable, un désir, une émotion, un lieu, de la lumière et des bruits, n'importe quoi qui soit un bout de notre monde et qui appartienne à tous. »

Bernard-Marie Koltès, 1983¹

Je crois que la seule morale qu'il nous reste, est la morale de la beauté. Et il ne nous reste justement plus que la beauté de la langue, la beauté en tant que telle. Sans la beauté, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Alors, préservons cette beauté, gardons cette beauté, même s'il lui arrive parfois de n'être pas morale.

Bernard-Marie Koltès

Dans un article consacré à Koltès, Jean-Claude Lallias éclaire la place singulière de Roberto Zucco dans le paysage littéraire français.

LE RAPPORT AU RÉEL. « En France, elle naît dans le scandale de Chambéry. La fable qu'elle contient renvoie avec une telle proximité – de temps et de lieu – à des

¹ Tiré de *Une part de ma vie*, pp. 10, 13, 15.

événements tragiques récents dont la ville fut le théâtre (l'assassinat d'un policier originaire de la ville notamment), qu'elle est perçue par une partie de la presse régionale et nationale comme une provocation, une apologie du crime. La pièce par la seule substitution d'un S à un Z désigne qu'elle prend appui sur la réalité [...]. Ce scandale inscrit la pièce dans le sillage des grandes batailles du théâtre : *Tartuffe*, *Hernani*, *Les Paravents*... En cette fin du XX^e siècle – qui en a tant vu – le théâtre, contre toute attente, est encore (ou de nouveau ?) capable de produire un séisme, avec menace « d'interdiction » ? La pièce percute nos représentations sociales et politiques, fait exploser le sens, donne à voir le Mal sans explication, avec une délectation désespérée, une jubilation inacceptable... [...] Comme un *précipité chimique*, la pièce fait entendre avec une force inouïe la désespérance d'un monde « sans amour », avec la nostalgie d'un impossible retour vers l'innocence.

UNE PIÈCE TESTAMENT. Son architecture lisible donne accès par toutes sortes de résonances aux œuvres antérieures et peut y introduire plus facilement. Le lecteur encore peu familier de Koltès pourrait dire de la pièce ce que dit le Vieux Monsieur de la station de métro : « J'ignorais cependant qu'elle cachait, derrière le parcours limpide que je pratique tous les jours, un monde obscur de tunnels, de directions inconnues que j'aurais préféré ignorer mais que ma sottise distraction m'a forcé de connaître » (VI, Métro). Car on ne peut traverser la pièce sans entendre le chant de la solitude, sans errer dans les lieux urbains où se trament les trafics illicites, sans se perdre sur des quais de gare où les passants, « au moindre signal dans leur tête, se mettraient à se tuer entre eux » (XII, La Gare). Monde trouble du désir et de la violence, des familles déglinguées (comme ici celle de la Gamine : le père déchu, la mère à bout de force, la sœur incestueuse et dévorante...), monde du *deal* et du commerce tarifé du sexe, monde de la souffrance et de l'innocence perdue... Par échos concentriques, la pièce réfracte les grandes thématiques du théâtre koltésien.

UN HÉROS INSAISSISSABLE. Le « héros » de la pièce trouble jusqu'au vertige et demeure inexplicable. Koltès le donne à voir dans ces actes, sans aucun jugement moral. Zucco présente des facettes en apparence contradictoires : la brutalité de la pulsion froide, la pure séduction [...], l'acuité de raisonnement, la parole poétique (il cite Hugo et Dante...), la détermination absolue (« Quand j'avance, je fonce, je ne vois pas les obstacles, et, comme je ne les ai pas regardés, ils tombent tout seuls devant moi, je suis solitaire et fort, je suis un rhinocéros », scène XV). Son hyperlucidité et sa folie provoquent l'attirance et la répulsion mêlées... Que l'on convoque la psychiatrie (schizophrénie ?), les sciences humaines ou les systèmes philosophiques pour tenter de cerner le personnage, son énigme demeure. »²

² Jean-Claude Lallias, *Théâtre Aujourd'hui*, n° 5.

UNE ECRITURE QUI VOUS PREND DANS LE SANG

ENTRETIEN AVEC CHRISTIANE COHENDY

D'emblée, j'avais été saisie par cette écriture qui avance droit, sans scories, par une langue à la fois théâtrale et absolument moderne, par la manière étonnamment économe avec laquelle les mots adviennent. Ce sont des mots simples, de tous les jours mais portés par une poésie. La langue, les histoires racontées, les lieux, les apparitions, les disparitions, la structure des pièces, tout m'indiquait que j'étais dans la maison théâtre. Le théâtre de Bernard-Marie Koltès met en jeu le temps et l'espace d'une façon qui parle très concrètement à un comédien. Mais la lecture d'une pièce ne s'effectue pas sur le même registre dès lors que nous sommes sollicités pour la jouer, espérés pour un rôle. Notre regard se fait plus aigu, des tas de clignotants se mettent en branle car alors se pose la question : « Qui m'appelle et pourquoi ? » Je ne parle pas du metteur en scène, mais de l'endroit en soi où la pièce trouve une résonance.

Une écriture qui vous prend dans le sang

Lorsque je lis Roberto Zucco, dès les premiers mots, ce que je ressens est de l'ordre de la commotion, de la décharge électrique. Dès lors, je ne juge pas, je suis prise, c'est comme un élan. Quand je dis, « Je suis prise », je veux dire que l'écriture nous prend dans le sang, dans notre propre respiration parce qu'elle touche à notre présence au monde.

« Être ou ne pas être » vibre constamment dans les histoires que raconte Koltès. La mort y rôde ou est tapie dans l'ombre. Zucco a tué son père, s'échappe de prison, tue sa mère, un commissaire de police, un enfant, et cette folie meurtrière avance avec une telle rapidité, tranche l'ordre des valeurs convenues avec une telle soudaineté que l'édifice social s'écroule, que cette chute nous frappe et nous fait rire dans le même temps, à la manière du grand Shakespeare ou de cet autre subversif des temps modernes, Chaplin, bien sûr. Sans concession ! Bernard-Marie Koltès échappe aux classifications à la française. Est-ce tragique ? Oui. Est-ce comique ? Oui. La langue est un couteau, le rire s'épanche juste avant la douleur, nous sommes blessés.

Dépasser ses limites

Le théâtre de Koltès est violent non seulement par ses collisions langagières, par la juxtaposition abrupte des tableaux, mais aussi par la manière avec laquelle apparaissent les personnages. Il y a, dans leur surgissement, quelque chose de l'évidence animale et de la brutalité d'une naissance. Dès lors, ce n'est plus la tête qui guide la façon d'agir, de se déplacer, mais c'est le corps tout entier qui est engagé, c'est lui qui épouse les ruptures du texte.

Un saut dans le vide

Chacune de nos aventures théâtrales est singulière, chaque auteur nous oblige à chercher en soi une clé, un chemin. Avec Bernard-Marie Koltès, c'est de l'ordre du saut dans l'inconnu. Pour l'aborder, il ne faut pas forcément être virtuose mais ouvrir l'être que nous

sommes sans savoir où ça va nous mener. Et si on va vraiment là où on est appelé par cette écriture du monde, les zones à fréquenter ne sont pas paisibles ; on ne peut pas regarder ses entrailles sans frémir, on ne peut pas, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, regarder en face le soleil et la mort. Or, il est question de cela. C'est une métaphysique sans dieu, sans plainte et complaisance, ni pour les bourreaux que nous sommes, ni pour les victimes que nous croyons être. Juste le temps de voir l'humanité sous une lumière crue. En un éclair, le rire et l'effroi. Cependant, contrairement à d'autres auteurs qui nous font traverser les mille et une douleurs et les épouvantes de la vie, même s'il le secoue, et l'ébranle, Koltès laisse l'acteur - en tout cas moi - dans une très grande vitalité.

EXTRAIT DES PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE DARZACQ
IN LES NOUVEAUX CAHIERS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
ÉDITION LA COMÉDIE-FRANÇAISE - L'AVANT-SCÈNE THÉÂTRE - MARS 2007

BERNARD-MARIE KOLTES

« Il a été une météorite qui a traversé notre ciel avec violence dans une grande solitude de pensée et avec une incroyable force, à laquelle il était parfois difficile d'avoir accès. Il m'intimidait et aujourd'hui encore plus que jamais. Il n'était pas toujours d'accord avec mon interprétation de ses pièces. Il me le faisait rarement savoir : il avait la courtoisie de penser que je commettais plutôt moins de fautes que les autres. De mon côté, j'ai voulu rendre compte le moins mal possible et avec l'enthousiasme que procure le travail quotidien avec un écrivain, un vrai, de son monde à lui – une lame tranchante à laquelle je me suis souvent coupé.

Alors, que dire ? Au moins ceci auquel il tenait : il ne supportait pas que l'on qualifie ses pièces de sombres ou désespérées, ou sordides. Il haïssait ceux qui pouvaient le penser. Il avait raison, même si parfois c'était plus facile, dans l'instant, de les monter ainsi. Elles ne sont ni sombres ni sordides, elles ne connaissent pas le désespoir ordinaire, mais autre chose de plus dur, de plus calmement cruel pour nous, pour moi. Tchekhov aussi, après tout, était fâché qu'on ne voie que des tragédies dans ses pièces. « J'ai écrit une comédie », disait-il de *La Cerisaie*, et il avait raison, lui aussi. »

Patrice Chéreau

BIOGRAPHIE

1948. 9 avril : naissance à Metz. « La belle province », dira Koltès.

1958. Durant la guerre d'Algérie, il est élève-pensionnaire à l'école Saint-Clément de Metz. Son père, officier, est absent. Le Général Massu devient, en 1960, gouverneur de Metz. « Mon collègue était en plein au milieu du quartier arabe. Comme à l'époque on faisait sauter les cafés arabes, le quartier était fliqué jusqu'à l'os. »

1968. Premier séjour à New York. « J'ai voyagé... Tout ce que j'ai accumulé [c'est] entre 18 et 25 ans. »

1969. À 20 ans, il fuit sa ville natale, et l'ennui, pour Strasbourg. Là, il assiste à une représentation de *Médée* de Sénèque mis en scène par Jorge Lavelli avec Maria Casarès. « Un coup de foudre ! Avec Casarès... S'il y avait pas eu ça, j'aurais jamais fait de théâtre. »

1970-1973. Écrit et monte ses premières pièces : *Les Amertumes* (d'après *Enfance* de Gorki), *La Marche* (d'après *Le Cantique des cantiques*), *Procès Ivre* (d'après *Crime et châtiment* de Dostoïevski) ; ainsi que *L'Héritage* et *Récits morts*. Parallèlement, il fonde sa troupe de théâtre (le Théâtre du Quai) et devient étudiant à l'école du Théâtre national de Strasbourg que dirige Hubert Gignoux.

1973-1974. Après un voyage en URSS, il s'inscrit au parti communiste et suit les cours de l'école du PCF. Il se désengage en 1979.

1974. Il commence un roman, *La Fuite à cheval très loin dans la ville*. Métaphore pour évoquer la drogue comme fuite.

1975. Tentative de suicide. Drogue. Désintoxication. Koltès s'installe à Paris.

1977. Création à Lyon de *Sallinger* dans une mise en scène de Bruno Boëglin. Création de *La Nuit juste avant les forêts* au festival d'Avignon (off) dans une mise en scène de l'auteur, avec Yves Ferry. Moment charnière. Reniement de ses textes précédents. « Les anciennes pièces, je ne les aime plus, je n'ai plus envie de les voir monter. »

1978-1979. Voyage en Amérique latine, puis au Nigéria et l'année suivante au Mali et en Côte d'Ivoire.

1979. Rencontre le metteur en scène Patrice Chéreau dont il a admiré (en 1976) *La Dispute*. Il souhaite que celui-ci monte ses pièces. À partir de 1983, Chéreau créera au théâtre Nanterre-Amandiers la plupart de ses textes.

1981. La Comédie-Française commande une pièce à Koltès (qui deviendra *Quai Ouest*). Mise en scène de *La Nuit* à la Comédie-Française (Petit-Odéon) par Jean-Luc Boutté avec Richard Fontana.

1983. Le théâtre Nanterre-Amandiers, dirigé par Patrice Chéreau, inaugure sa première saison par la création de *Combat de nègre et de chiens* (avec Michel Piccoli et Philippe Léotard). *Quai Ouest* suivra en 1986 (avec Maria Casarès, Jean-Marc Thibault, Jean-Paul Roussillon, Catherine Hiégel, Isaach De Bankolé...).

1985. Ecriture d'un scénario (encore inédit) : *Nickel Stuff*, inspiré par John Travolta.

1987. *Dans la solitude des champs de coton* est créée par Patrice Chéreau (initialement avec Laurent Malet et Isaach De Bankolé, puis reprise fin 1987 - début 1988 avec Laurent Malet et Patrice Chéreau dans le rôle du Dealer). Une nouvelle création (troisième version) sera donnée en 1995-1996 avec Pascal Greggory et Patrice Chéreau au Festival d'Avignon.

1988. Après avoir traduit le *Conte d'hiver* de Shakespeare, Koltès écrit *Le Retour au désert*, pièce créée aussitôt par Patrice Chéreau au théâtre du Rond-Point à Paris (avec Jacqueline Maillan et Michel Piccoli). Succès considérable. Koltès achève *Roberto Zucco*. La pièce sera créée en 1990 par Peter Stein à la Schaubühne de Berlin. Lors de la création française, en 1991, au Théâtre national populaire de Villeurbanne, une polémique naîtra. La pièce, mise en scène par Bruno Boëglin, sera interdite à Chambéry (le vrai Roberto Succo ayant, en avril 1987, tué un agent de police originaire de cette ville). « C'est une histoire sublime. Sublime. Et c'est un tueur... Quand on me dira que je fais l'éloge du meurtrier, ou des choses comme ça... Parce qu'on va me le dire ! Moi je dis que c'est un tueur... exemplaire ! »

1989. Au retour d'un dernier voyage au Mexique et au Guatemala, il rentre à l'hôpital Laennec (5 avril). Il meurt à Paris dix jours plus tard des suites du sida (15 avril). À quarante et un ans. Il est enterré au cimetière Montmartre. « On meurt et on vit seul. C'est

une banalité... Je trouve que [la vie] est une petite chose minuscule... [C]'est la chose la plus futile ! »

(Cette chronologie publiée dans le Magazine littéraire (n°395, février 2001), a été rédigée avec l'aide d'Anne-Françoise Benhamou, Yan Ciret, Cyril Desclés, François Koltès et Rostom Mesli.)

BIBLIOGRAPHIE

Combat de nègre et de chiens, théâtre (Recherche-Action Théâtre ouvert, « Tapuscrit », 1979 ; Stock, « Théâtre ouvert » (avec *La Nuit juste avant les forêts*), 1980 ; nouvelle édition revue et corrigée, Nanterre-Amandiers, 1983 ; suivi de *Carnets de Combat de nègre et de chiens*, Minuit, 1990).

La Nuit juste avant les forêts (Stock, « Théâtre ouvert » (avec *Combat de nègre et de chiens*), 1980 ; Minuit, 1988).

La Famille des orties. Esquisses et croquis autour des Paravents de Jean Genet. Texte de Bernard-Marie Koltès, François Regnault (Beba, 1983).

La Fuite à cheval très loin dans la ville (Minuit, 1984).

Quai Ouest, théâtre (Minuit, 1985).

Dans la solitude des champs de coton, théâtre (Minuit, 1987).

Le Retour au désert, théâtre (Minuit, 1988).

Roberto Zucco, théâtre (Minuit, 1988 ; 2001).

Sallinger, théâtre (Minuit, 1995).

Prologue (Minuit, 1991).

Les Amertumes, théâtre (Minuit, 1998).

L'Héritage, théâtre (Minuit, 1998).

Une part de ma vie. Entretiens, 1983-1989 (Minuit, 1999).

Lettres de Saint-Clément et d'ailleurs. Les années d'apprentissage de Bernard-Marie Koltès, 1958-1978 (Médiathèque du Pontiffroy, 1999).

Procès ivre, théâtre (Minuit, 2001). * *La Marche*, théâtre (Minuit, 2003). * *Le Jour des meurtres dans l'histoire de Hamlet* (Minuit, 2006). * *Des voix sourdes* (Minuit, 2008). * *Récits morts. Un rêve égaré* (Minuit, 2008).

TRADUCTION

William Shakespeare, *Le Conte d'hiver*, traduit de l'anglais (Minuit, 1988).

CHRISTOPHE PERTON

En 1987 Christophe Perton fonde sa compagnie à Lyon et présente d'année en année, des textes de Strindberg, Robert Pinget, Harald Mueller, Jakob Lenz.

En 1993 il est artiste associé au théâtre que dirige Francis Auriac à Privas et partage ses activités entre un travail de création décentralisé, le « Théâtre de parole » qui verra notamment les créations de *Une vie violente* d'après Pier Paolo Pasolini, *Conversation sur la Montagne* d'Eugène Durif, *Paria* de Strindberg, *Le naufrage du Titanic* d'Enzensberger, *Mon Isménie* de Labiche.

Parallèlement à ce travail de nombreuses créations diffusées sur le réseau national seront créées à cette époque avec notamment, *Les Soldats* de Jakob Lenz, *Faust* de Nikolaus Lenau (CDN de Gennevilliers, tournée nationale et Festival de Berlin), *Affabulazione* de Pasolini (CDN de Gennevilliers), *La Condition des Soies* d'Annie Zadek (CDN de Gennevilliers).

En 1997 à l'invitation de Roger Planchon il crée au TNP de Villeurbanne *Médée* et *Les Phéniciennes* de Sénèque.

En 1998 *Les Gens déraisonnables sont en voie de disparition* de Peter Handke, une coproduction du Théâtre National de la Colline à Paris et de la Maison de la Culture de Bourges, marque la fin de sa résidence à Privas.

Christophe Perton poursuit alors un parcours artistique indépendant en fidélité avec quelques théâtres en France.

En 1999 il crée *La Chair empoisonnée* de Kroetz avec le Théâtre de la Ville de Paris.

En 2000 à l'invitation d'Alain Françon il met en scène une pièce inédite d'Andreï Platonov, *Quatorze Isbas rouges* au Théâtre de la Colline à Paris.

Avec *Simon Boccanegra* de Verdi à l'Opéra de Nancy et *Didon et Enée* de Purcell à l'Opéra de Genève (automne 2001) il aborde l'univers du théâtre lyrique.

En janvier 2001 la création du *Lear* d'Edward Bond au Théâtre de la Ville à Paris et à la Comédie de Valence, marque le début de son travail à Valence.

Il est nommé en janvier 2001 à la direction de la Comédie de Valence, devenue à cette occasion Centre Dramatique National.

En 2002 il a créé dans le cadre de la Comédie itinérante *Notes de Cuisine* de Rodrigo Garcia dont il réalise aussi la scénographie, le spectacle est repris au TNP de Villeurbanne.

En novembre 2002 il présente *Monsieur Kolpert* de David Giesemann avec les acteurs de la nouvelle troupe permanente de la Comédie de Valence (tournée à Lyon et à Paris au Théâtre du Rond-Point) ainsi qu'en janvier 2003 le *Woyzeck* de Georg Büchner, dans une coproduction du Théâtre des Célestins.

En mai 2003 il a mis en scène *Préparatifs pour l'immortalité* de Peter Handke avec les élèves sortants de la 63ème promotion de l'ENSATT à Lyon.

En mai 2004, il présente *Douleur au membre fantôme*, commande d'une pièce matériau à Annie Zadek qui s'envisage comme une poursuite du *Woyzeck* de Büchner.

A l'automne 2004 il crée *Le Belvédère* de Ödön von Horvath au Théâtre de la Ville à Paris, à la Comédie de Valence, et en tournée nationale.

En mars 2005 il crée *L'enfant froid* de Marius von Mayenburg à la Comédie de Valence, au Théâtre du Rond-point à Paris et à la **Comédie de Genève**.

A l'invitation de l'Opéra National de Lyon il crée en avril *Pollicino*, un opéra inédit en France de Hans Werner Henze.

En octobre 2005, il crée *Hilda* de Marie NDiaye, au Théâtre du Rond Point à Paris et en tournée en France.

A l'automne 2006 *Acte* de Lars Noren (reprise au Théâtre de l'Est Parisien en 2009) et en avril 2007 *Hop là nous vivons* d'Ernst Toller, en coproduction avec le Théâtre de la ville de Paris, avec la **Comédie de Genève** et le TNP de Villeurbanne (reprise et tournée en 2008 et 2009).

Le Grand Théâtre de Genève lui a demandé de mettre en scène en janvier 2007 une création originale du compositeur français Jacques Lenot à partir de l'œuvre de Jean-Luc Lagarce, *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*.

Il a créé par ailleurs *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel pour le festival du théâtre antique d'Alba la Romaine. Le spectacle sera repris en tournée nationale en 2009-10.

Il crée à l'automne 2008 un texte inédit de Peter Handke, *Jusqu'à ce que le jour vous sépare* en diptyque avec *La dernière bande* de Samuel Beckett.

En septembre 2009 dans le cadre du Festival Temps de Paroles France-Algérie, il crée une pièce inédite commandée à Lancelot Hamelin, *Le procès de Bill Clinton*.

Il mettra en scène en mai 2010 *La Folie d'Héraclès* d'Euripide au Théâtre du Vieux-Colombier.

REPERES BIOGRAPHIQUES

Olivier Werner – Roberto Zucco

Comédien de la troupe permanente de la Comédie de Valence depuis 2007.

Formé d'abord à l'ENATT, il intègre ensuite l'école du TNS. Il travaille la mise en scène avec Claude Régy, Philippe Adrien, et Dominique Boissel. Il part alors à Saint-Pétersbourg avec l'Institut nomade de jeunes metteurs en scène pour travailler avec Lev Dodine.

Au théâtre, il joue sous la direction de Jean-Marie Villégier (*Les innocents coupables*, *La magie sans magie*, *Cosroès* de Jean Rotrou, *Bradamante*, *Antigone*, *Les Juives* de Robert Garnier, *Phèdre*), Lluís Pasqual (*Les estivants* de Gorki), Claudia Morin (*Electre*), Adel Hakim (*Quoi l'amour* de Roland Fichet, *La toison d'or* d'Adel Hakim), Philippe Poulain (*L'album de l'oiseau qui parlait* spectacle musical de Jean-Christophe Marti), Simon Eine (*Amphitryon* de Molière), Richard Brunel (*La tragédie du Vengeur* de Cyril Tourneur), Christophe Perton (*Le Belvédère* d'Ödön Von Horváth), René Loyon (*La fille aux rubans bleus* de Yedwart Ingey) et Jorge Lavelli (*Merlin ou la terre dévastée* de Tankred Dorst).

En parallèle, Olivier Werner met en scène *Pélléas et Mélisande* de Maeterlinck, *Les Revenants* de Henrik Ibsen, *Les Perses* d'Eschyle, *Les hommes dégringolés* de Christophe Huysman, au Festival d'Avignon 2001, en création collective avec Vincent Dissez et Christophe Huysman, *Béatrice et Bénédicte*, Opéra concert d'Hector Berlioz et *Rien d'humain* de Marie Ndiaye, créé au festival Temps de Parole 2004 à la Comédie de Valence.

Par ailleurs, il prête sa voix à de nombreux documentaires et fictions radiophoniques et participe à des documentaires, téléfilms et courts-métrages.

En 2006 et 2007, il interprète *Gaspard* de Peter Handke dans la mise en scène de Richard Brunel et *Adam* dans Adam et Eve de Mikhaïl Boulgakov mis en scène par Daniel Jeanneteau.

En 2007, Olivier Werner rejoint la troupe permanente de la Comédie de Valence. En juillet de la même année il joue dans *Dom Juan* de Molière, mis en scène par Yann-Joël Collin. Janvier 2008 : Puis, on le retrouve dans *Hop là, nous vivons !* de Ernst Toller sur une mise en scène de Christophe Perton (reprise et tournée). En mai 2008, il interprète et met en scène *Par les villages* de Peter Handke, et *Israël-Palestine, Portraits* de Pauline Sales par les acteurs de la troupe. La même année, on le voit dans *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel sous la direction de Christophe Perton. En 2009, outre *Roberto Zucco*, il interprète et met en scène *Rien d'humain* de Marie Ndiaye.

Yves Barbaut – Le père de la gamine

Comédien permanent de la Comédie de Valence depuis 2002.

Né en 1946, il a joué dans plusieurs spectacles mis en scène par Christophe Perton lors de sa résidence à Privas (textes de Philippe Delaigue, Pier Paolo Pasolini, Jacob Lenz, Eugène Durif).

Compagnon de route et collaborateur artistique de Philippe Delaigue depuis de nombreuses années, il a adapté pour ses mises en scène plusieurs textes littéraires (Georges Perec, Gustave Flaubert, Slawomir Mrozek) et joué dans ses spectacles *La Vie de Gallilée* de Bertolt Brecht, *Badebec-Badebuc* (d'après François Rabelais), *Si vous êtes des hommes !* de Serge Valletti, *Le Baladin du Monde occidental* de John Millington Synge, *Le Gardien du vase de Chine* d'après Slawomir Mrozek, *Chostakovitch en lettres et en notes*. A joué également sous la direction de Christian Giriat, *Se vende* (À vendre) de Joel Cano.

Conseiller artistique, il a suivi la création de Philippe Delaigue *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce.

On a pu voir récemment Yves Barbaut à la Comédie dans *Âmes solitaires* de Gerhard Hauptmann dans une mise en scène de Anne Bisang et la même année dans *Hop là, nous vivons !* de Ernst Toller mis en scène par Christophe Pertou.

Christiane Cohendy – la mère de Zucco

Comédienne et metteur en scène, elle fonde en 1971 le Théâtre Eclaté d'Annecy avec Alain Françon, André Marcon et Evelyne Didi, puis devient en 1975 comédienne permanente au Théâtre National de Strasbourg, dirigé alors par Jean-Pierre Vincent.

Ces dernières années on a pu la voir notamment dans *Phèdre* de Racine sous la direction de Patrice Chéreau, *Hamlet* de Shakespeare sur une mise en scène de Moshe Leiser et Patrice Caurier, *Fanfares* de Georges Lavaudant, ou, également sous la direction de Lavaudant, *L'Orestie* de Eschyle.

Comme metteur en scène, elle a monté récemment *Moi et Baudelaire* en co-réalisation avec Christian Rullier ou *Les Orphelins* de Jean-Luc Lagarce.

Au cinéma, elle a travaillé notamment avec Chantal Akerman dans *Toute une nuit*, Richard Dindo dans *Arthur Rimbaud, une biographie* ou *Sur mes lèvres* de Jacques Audiard.

En 1996, elle reçoit le Molière de la comédienne pour *Décadence* de Steven Berkoff mis en scène par Jorge Lavalli.

Juliette Delfau – La sœur de la gamine

Comédienne dans la troupe permanente de la Comédie de Valence depuis 2002.

Née en 1977, elle intègre en 1999 la 61^{ème} promotion de l'ENSATT à Lyon et travaille dans le cadre de sa formation avec différents professeurs et metteurs en scène dont : Philippe Delaigue, Peter Kleinert, Serguei Golomazov, Simon Delétang, France Rousselle.

Au théâtre, elle a travaillé sous la direction de Tatiana Werner dans *Les Fruits d'or* (d'après Nathalie Sarraute) 1999 ; d'Angélique Charmey dans *Zaou !* 1998 ; de R. A. Albaladejo dans *Liliom* (Ferenc Molnar) 1998 ; de Justine Heynemann dans *La Ronde* (Arthur Schnitzler) 1997.

Au cinéma elle a tourné dans les films de Jean Becker *Effroyables jardins*, 2002, de Jean-Pierre Mocky *Robin des mers*, 1998, et *Alliance cherche doigt* 1997.

Christine Gagnieux – La dame élégante

Née à Lyon, spectatrice assidue de Planchon et Maréchal, elle commence sa formation d'actrice auprès de Jean-Louis Martin Barbaz, avant de la poursuivre dans la classe d'Antoine Vitez et l'atelier de Pierre Debauche au Conservatoire de Paris. Après ces

années d'« école », elle joue sous la direction de Pierre Romans, Daniel Mesguich, Jean-Louis Thamin, Anne Delbée, Patrice Chéreau (*La Dispute*), puis retrouve Antoine Vitez pour plusieurs spectacles (dont *Phèdre*, *Le Pique-Nique de Claretta...*). Elle participe à plusieurs aventures artistiques avec Michel Dubois, Bernard Sobel, Dominique Muller, Andjew Wajda (*Ils*) Jacques Echantillon, Jorge Lavelli, Alain Françon, (*La dame de chez Maxim*) Jacques Lassalle (*Andromaque*), Brigitte Foray, Deborah Warner (*Maison de poupée*) et poursuit pendant plusieurs années un long compagnonnage artistique avec Jean-Louis Martinelli (*Conversation chez les Stein*, *La Musica Deuxième*, *l'Eglise*, *Calderon*, *Emmanuel Kant*, *Andromaque*, *Œdipe*, *Personkretz*, *Phèdre*, *Le Deuil sied à Electre...*). Récemment elle a joué sous la direction de Gloria Paris (*La Machine Infernale*, *Eva Peron Filumena Marturano*), Jacques Osinski, Jean-Marie Besset (*Baron*), Jean-Louis Thamin (*Le Garçon Girafe*), Alain Germain (*Le Malade Imaginaire*), Bernard Sobel (*Un homme est un homme*), Daniel Pâris (*Lady Macbeth*), Marion Bierry (*L'illusion comique*), Patrice Kerbrat (*La Danse de l'Albatros*), Fabio Alessandrini (*La Cage*), Laurent Pelly (*Jacques ou la Soumission* et *L'avenir est dans les œufs*), Laurence Andréini (*Britannicus*).

Jean-Louis Johannides – Le mac impatient

Après des études à l'École Supérieure d'Art Dramatique de Genève dont il est sorti diplômé en 1996, il a surtout consacré son travail de comédien au théâtre. Ces dernières années, on a pu le voir dans *Le Conte d'hiver* et *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare mis en scène respectivement par Martine Paschoud et François Rochaix, *Les Perses* de Eschyle mis en scène par Claudia Bosse, *Epiphaneia* de Oskar Gómez Mata ou *L'Enfer*, *Dante*, trois spectacles montés au Théâtre du Grütli.

Pauline Moulène – Une pute

Comédienne permanente de la Comédie de Valence depuis 2003.

Après une licence d'études théâtrales et une formation dans un cours de théâtre parisien, elle intègre la 62ème promotion de l'ENSATT à Lyon et travaille avec différents professeurs et metteurs en scène : Jerzy Klesyk, France Rousselle, Philippe Delaigue, Enzo Cormann, Sergeï Golomazov, Christian Schiarette, Christophe Perton et Joseph Fioramante. On a pu la voir récemment dans *Dom Juan* de Molière mis en scène par Yann-Joël Collin, *Par les villages* de Peter Handke sur une mise en scène de Olivier Werner, ou *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel sous la direction de Christophe Perton.

A la Comédie de Genève, on l'a vue en 2007 dans *Hop là, nous vivons !* de Ernst Toller mis en scène par Christophe Perton.